ment d'arrêter les contours élastiques, croyant, en leurs étroites théories, agrandir la Beauté en diminuant son incertain domaine, prodigieux par cela même qu'il est incertain et irrémédiablement discutable, comme tout ce qui vit et est soumis aux inépuisables changements de l'évolution cosmique. »

Le Studio (15 avril). — Très bonne étude de M. Gabriel Mourey sur *Un maître-dessinateur ; Paul Renouard*.

The Artist (mai). — Reproductions d'œuvres de Byam Schax, F. Brangwyn et Spence Watson.

Deutsche Kunst und Dekoration (mai). — Nombreuses reproductions de cartons, études et vitraux de Hans Christiansen.

Innen-Dekoration (mai). — Motifs décoratifs tirés de la flore et dessins pour portes d'entrée.

Mir Iskousstva (nos 5 et 6). — Nombreuses reproductions d'œuvres exposées par la revue.

LES AFFICHES. — J'ai noté déjà une exquisite affiche où Léandre a noté avec son charme habituel le jeu de Georges Wagge et de Christiane Mendelyes dans les cantomimes de la **Roulotte**. Il faut signaler pour le même établissement une intéressante affiche de Saint-Blancat. M. François Flameng a exécuté pour le **Phono-Cinéma-Théâtre** une affiche d'un heureux métier.

YVANOË RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Elle est finie, ou à peu près, notre saison artistique :

Finie, la saison picturale qui se sera close par deux événements notables : la vente à la Maison d'Art, des tableaux de l'atelier de Paul-Jean Clays, le grand mariniste, le rénovateur rival d'Artan, mort récemment ; et l'acquisition pour compte de l'Etat (au prix de 28.000 francs), grâce à l'initiative de M. Ernest Verlant, décidément le meilleur « directeur des Beaux Arts » qu'on ait jamais connu en Belgique, d'un superbe tableau de feu Jan Verwée, l'animalier : les *Vaches à l'Embouchure de l'Escaut*.

Finie aussi notre saison littéraire par des représentations au théâtre du Parc, si artistiquement géré et compris par MM. Reding et Darman, de la *Mort aux berceaux*, le joli mystère du savoureux et breughélien Eugène Demolder, — et finie encore cette saison par d'excellents romans, *Claire Fantin* de

M. Gustave Van Zype, les *Deux Robes* de M. Maurice de Waleffe, *Dans l'Île* de M. Henry Maubel.

Fermée la « Libre Esthétique » où le délicieux André Gide fit on ne peut plus opportunément, en ces temps de grimaces et de poses arrivistes, l'apologie de l'*Influence* c'est-à-dire de l'influenceur et aussi de l'influencé ! (Vous avez lu cette conférence dans l'*Ermitage*).

Fermés pour de bon ou voués aux troupes de passage et aux spectacles d'ordre moins relevé, nos meilleurs théâtres, le Parc, le Molière, la Monnaie. Celle-ci a fini par quelques bonnes représentations wagnériennes avec le concours de l'excellent Maurice Renaud ; puis sont venues des représentations d'adieu de nos meilleurs artistes lyriques : MM. Seguin, Imbart de la Tours MM^{mes} Ganne, Landouzy, et de notre chef d'orchestre Philippe Flon. Après la toute dernière représentation on inaugura au foyer le buste du regretté Oscar Stoumon et l'on fêta cordialement le digne Calabresi, le survivant de cette vaillante et féconde direction, qui nous quitte pour aller planter ses choux aux environs de Paris. Encore un Concert Populaire consacré à Wagner et Beethoven, et conduits par Richter, et les chefs de pupitre émigreront aux villes d'eau tandis que leurs camarades nous râcleront de faciles concerts d'été sous les ombrages du Waux Hall.

Mais l'événement de la saison musicale, et les véritables adieux artistiques de la direction Stoumon-Calabresi auront consisté dans les représentations d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck. Circonstance rare dans la fortune des vraiment belles œuvres d'art, celle-ci conquiert la faveur du public dès son apparition, le 18 mai 1779. Paris fut subjugué du premier coup et irrésistiblement. Et, remarque M. Gevaert dans le magistral avant-propos dont il fait précéder sa réduction pour piano et chant de la partition d'*Iphigénie en Tauride* (Henry Lemoine et Cie, éditeurs), l'impression produite sur les habitués de l'Opéra est d'autant plus extraordinaire que cette fois Gluck n'avait pas fait l'ombre d'un sacrifice aux traditions invétérées de l'Académie Royale. Il n'y a dans la pièce ni maximes d'amour mises en chant, ni divertissements, ni gavottes, ni menuets, ni chaconnes. Le seul ballet qui s'y trouve, les « danses des Scythes » fait partie intégrante du drame et dure à peine quelques minutes. Point d'amour ordinaire, encore moins de galanterie. L'amour filial et fraternel d'Iphigénie et aussi son amour pour son pays de Grèce, mais surtout l'amitié absolue,

autant dire l'amour d'Oreste et Pylade, sont les principaux sentiments célébrés dans cette œuvre à la fois lumineuse et ardente comme celles du théâtre grec, notamment comme la tragédie d'Euripide, dont Gluck s'est inspiré.

Dans le même à propos que je viens de citer, l'éminent directeur de notre conservatoire caractérise en ces termes la révolution introduite dans l'Opéra par le génie de Gluck : « Il a créé la véritable mélodie dramatique, non pas le sentiment absorbé dans le spectacle de ses propres fluctuations, — c'est là le programme de la musique instrumentale — mais le sentiment extériorisé dans l'action, pour nous servir d'une expression d'Aristote, la musique de Gluck a l'*éthos* (le caractère) *pratique*. De là une particularité remarquable : cette musique ne peut être sentie et appréciée que par l'audition effective. Tout musicien habitué à provoquer au dedans de lui-même, par la simple lecture de la partition d'orchestre, une audition idéale des chefs-d'œuvre symphoniques, éprouve une certaine déception s'il entreprend de s'initier aux productions du grand musicien dramatique. En effet, il ne trouvera pas à y admirer la grande abondance, la nouveauté frappante des idées musicales (Gluck reprend souvent des motifs mélodiques et rythmiques déjà employés dans ses ouvrages antérieurs) ; il ne sera pas captivé par la richesse des développements, par l'imprévu des harmonies et des modulations, par la séduction des sonorités. Mais si, au lieu de se borner à l'audition mentale, le lecteur se met au piano et s'attache à rendre par la voix et par l'instrument l'ensemble musical qu'il a sous les yeux, ses impressions se trouvent radicalement changées ; il découvrira des beautés musicales ayant leur source dans un ordre de facultés spécial au compositeur. Les caractères essentiels du style de Gluck peuvent se ramener à deux : 1° notation réaliste de l'accent pathétique, des mouvements passionnels ; 2° subordination de l'élément purement musical à l'expression dramatique.

« Il va de soi que le tout produit un bien autre effet au théâtre qu'au concert et que des passages d'apparence secondaire y ressortent en un relief insoupçonné. »

Gluck, plus que Wagner, a besoin de la scène pour faire apprécier ses conceptions géniales et éminemment pathétiques. Sa symphonie même est scénique. Ainsi l'ouverture d'*Iphigénie en Tauride*, avec son calme, sa tempête, ses tourmentes de pluie et de grêle, évoque en traits précis, rapides, sans ampli-

fication et sans surcharge, les fureurs des éléments qui préludent aux conflits et aux déchirements passionnels de la tragédie.

Et combien le premier chant dialogué *Grands dieux, soyez-nous secourables*, se lie étroitement à ces pages orchestrales ! La saveur antique que Gluck sait donner aux invocations religieuses et aux rites sacrés qui abondent dans son œuvre, frappa fortement le public lettré de l'Opéra dès les premières représentations.

Un *largo* de *fa* dièzes à l'unisson et mystérieusement soutenus prépare d'une manière saisissante le récit du « Songe d'Iphigénie » dont ils font pressentir les terribles révélations ; l'effet en est comparable à celui des cors répétant, en sons bouchés, lentement, une même note sinistre, avant le récit du « pèlerinage à Rome » de *Tannhäuser*. Toute cette scène d'Iphigénie et des prêtresses, notamment la prière à Diane, *O toi qui prolongeas mes jours*, respire le génie même des temps fabuleux de la Grèce. La caractère touchant de l'héroïne s'y incarne déjà par une pureté de lignes quasi plastiques et sculpturales. Le récitatif et air de Thoas forme une opposition saisissante et farouche avec ce qui précède. Un frémissement instrumental accentue encore l'expression effrayante de la mélodie. Et le chœur barbare à la fin de l'acte et les danses sauvages et pourtant savoureuses qu'il encadre exaspèrent le contraste des états d'âme et des civilisations.

Le deuxième acte est sublime d'un bout à l'autre. Au début les notes répétées du violon font entendre les sanglots d'Oreste, désespéré d'avoir entraîné dans sa perte l'ami inébranlablement fidèle ! Rien de mélodieux, de suave et de tendre comme l'air de Pylade : *Unis dès la plus tendre enfance*. Quelle puissance expressive et quelle lumineuse clarté dans l'« assoupissement d'Oreste », que Gevaert appelle avec raison la monodie la plus extraordinaire de cette partition, qui en compte pourtant de si remarquables, et dont l'accompagnement agité dément avec une crainte poignante le calme dont le héros prétend se leurrer. Puis cette symphonie suggestive qui nous fait voir et entendre la meute infernale sortant du puits de l'abîme et s'acharnant à la poursuite du parricide qui se débat dans les cauchemars du remords. Enfin, cette autre page culminante de la tragédie, la longue lamentation d'Iphigénie, reprise de la *Clemenza di Tito*, un opéra antérieur de Gluck, cet air sublime dont Berlioz a si bien défini la vertu pathétique dans ses *Soirées de l'Orchestre*.

Au troisième acte, c'est la superbe scène des deux amis, avec cette mélodieuse caresse : *Ah ! mon ami, j'implore ta pitié.* Puis l'air de Pylade, *Divinités des grandes âmes*, d'une exaltation si héroïque, dans lequel Nourrit emportait, paraît-il, la salle et faisait autant de demi-dieux de ses admirateurs.

A la Monnaie, le baryton Seguin a fait un merveilleux et empoignant Oreste, ressentant, jouant et chantant le rôle avec sa grande âme d'artiste et un talent de comédien qui confine au génie. Les mélodieuses caresses de Pylade ne pouvaient trouver voix plus limpide et plus fraîche, mieux timbrée, plus sympathique avec chant plus expressif et plus éclatant que celle du ténor Imbart de la Tour. Le grand Nourrit lui-même ne devait mettre plus d'onction, de tendresse et de piété fraternelle dans ce rôle intense, aussi absolu que l'affection même des héros.

L'amour d'Oreste et de Pylade m'amène à revenir encore sur l'incident judiciaire soulevé à propos de mon roman *Escal Vigor*. L'instruction n'est toujours pas terminée. J'ignore encore si je passerai en Cour d'assises, ou si les magistrats de Gand rendront une ordonnance de non-lieu. Les plus grosses affaires criminelles de la Belgique, celle des frères Peltzer, celle de l'empoisonneuse d'Anvers, celle de la bande Courtois et du vol de bijoux chez la comtesse de Flandre, ne furent pas instruites avec plus de lenteur. En attendant, la question de l'homosexualité est de plus en plus à l'ordre du jour. Les salons s'en occupent et l'opinion publique apporte dans ses appréciations des preuves de clairvoyance, de bon sens et de compréhension vraiment dignes de la Belgique. Au Palais de justice il n'est toujours question que de la gaffe des magistrats brugeois, et, quelle que soit l'issue des poursuites, il a déjà été décidé que le procès d'*Escal Vigor* serait plaidé fictivement l'hiver prochain à la conférence du Jeune Barreau.

En attendant, la presse et le monde intellectuel continuent à nous prodiguer, à Camille Lemonnier et à moi, les plus francs témoignages de sympathie et de solidarité littéraire. Aux articles que je vous signalais dans ma dernière chronique il convient d'en ajouter d'autres, et non des moins catégoriques et chaleureux, qui ont paru depuis : ceux de M. Jean d'Ardenne dans le journal la *Chronique*, de M. Maurice de Walleffe dans l'*Indépendance Belge*, de M. Paul Sosset dans le

Journal de Charleroi, de M. Emile De Linge dans le *Carillon d'Ostende*, une substantielle étude de M. Gustave Fuss dans l'*Humanité Nouvelle*, un crâne article de M. Segher Rabauw dans le *Violier*, journal flamand d'Anvers, une fière et vengeresse prose dans *Liège universitaire*, sous la signature de M. Maurice Legros.

Le jeune cercle artistique l'*Avant-Garde*, de Liège, nous envoya une adresse de protestation contre « d'absurdes poursuites dont, quelle qu'en soit l'issue, le résultat le plus clair sera de couvrir d'un ridicule mérité le magistrat arriviste qui eut la candeur de les entreprendre, et d'assurer aux deux écrivains que la Belgique officielle couronna et qui ont par tant de chefs-d'œuvre augmenté le patrimoine intellectuel de la nation, la sympathie de tous les libres esprits ».

M. Théodore Hannon, le beau poète des *Rimes de Joie* célébrées et exaltées autrefois par Joris Karl Huysmans, a dédié dans son amusante revue de fin d'année, représentée à l'Alcazar, un tableau de satire cinglante à l'odieuse et sottise incartade du petit substitut brugeois qu'il représente en « chercheur de truffes ». Enfin M. Guillaume Van de Kerckhove, collaborateur de la revue et membre du jeune groupe littéraire « le Thyrsé », a fait devant un public du meilleur monde une conférence chaleureusement applaudie sur l'auteur d'*Escal Vigor* et, avec plusieurs de ses camarades, a lu des pages des *Fusillés de Malines*, du *Cycle Patibulaire* et de la *Nouvelle Carthage*.

Le bruit fait à propos d'*Escal Vigor* m'a valu aussi de nombreuses lettres congratulatoires de l'étranger, notamment d'Allemagne, d'où me sont parvenus aussi nombre de documents, de renseignements et d'ouvrages instructifs se rapportant au cas douloureux et si répandu dont j'ai fait le sujet du roman incriminé par des ignares, des cafards et des brutes, non seulement fermés à l'art, mais incapables de toute compréhension charitable. C'est la nouvelle édition de l'ouvrage du Dr Moll, de Berlin, *Die Konträre Sexualempfindung*, véritable monument de science, de pénétration et de logique ; c'est la traduction allemande de l'ouvrage, si complet et si remarquable, du Dr Havelock Ellis et de J. Addington Symonds sur *l'Inversion Sexuelle* ; ce sont quantité d'essais publiés sur cette poignante et brûlante question de l'unisexualité et de l'uranisme par des artistes, des médecins, des philosophes, chez l'éditeur Max Spohr de Leipzig, pour ne citer que les coura-

geux et convaincants ouvrages de Carl Henrich Ulrichs ; *der Eros und die Kunst*, l'admirable étude historique et esthétique de Ludwig Frey ; *die Enterbten des Liebesgluckes*, l'ouvrage si curieux d'Otto de Joux ; *Ein Problem der Ethik* d'une originalité peut-être plus accusée, de Th. von Wœchter ; enfin les annuaires du plus haut et actuel intérêt publiés par un comité scientifique, humanitaire que préside une des notabilités médicales de Berlin, M. le Dr Hirschfeld, et qui mène une propagande des plus fructueuses en faveur de l'abrogation du draconien article 175 du code pénal de l'empire allemand, visant les invertis sexuels, et du remplacement dudit article par des clauses analogues à celles du Code napoléonien aujourd'hui en vigueur dans la plus grande partie de l'Europe. Une pétition a été envoyée à cet effet au Reichstag allemand, où elle fit l'objet d'un débat du meilleur augure pour la victoire finale des promoteurs et parmi les innombrables signatures de médecins, d'hommes de loi, d'écrivains, d'artistes, de sommités intellectuelles et sociales, dont elle était revêtue, j'ai relevé celles du baron Liebig, du baron Kraft-Ebing, Gérard Hauptmann, Hermann Kaulbach, Otto Julien Bierbaum, Adolphe Brand, Richard Dehmel, le poète ; le premier bourgmestre d'Heilbronn, M. Hegelmaier, Hans Hermann, directeur de l'Académie de Berlin, Dr Albert Moll, Angelo Neumann, Max Nordau, Max Liebermann, Haus Kurella, le baron Detler de Liliencron, Otto Hartleben, le chef d'orchestre Lévy, le chef d'orchestre et compositeur Félix Weingartner, nombre d'officiers, voire des pasteurs et des curés (1).

Il y a plus, ledit comité, dont le nouvel annuaire vient de paraître chez Spohr, a reçu de bien intéressantes réponses de curés catholiques ayant puisé dans leur expérience de confesseurs de sérieux motifs de compassion, voire d'estime et de sympathie pour une légion de malheureux du genre de mon comte de Kehlmark, le personnage principal d'*Escal Vigor*. J'ai ces consultations sous les yeux et je me réserve de les traduire et de les publier au moment opportun pour la confusion des pharisiens et des tartufes.

Pour en revenir à mon procès, lorsque je fus appelé, il y aura bientôt trois mois, à Bruges, le juge d'instruction me reprocha tout particulièrement les baisers que Kehlmark et Guidon se donnaient sur la bouche, et comme le Landrillon, le sinistre

(1) *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen* (2^e Jahrgang). Max Spohr, édit., Leipzig.

valet qui excite la furie des insulaires de Smaragdis contre ces amis passionnés, il y voyait la preuve de pratiques infamantes.

Or, je me suis amusé à rechercher, pour mon édification personnelle et aussi pour celle de mes juges éventuels, dans les chefs-d'œuvre de la littérature, et sans remonter à l'antiquité ou à la Renaissance ou sans me recommander de la littérature orientale, par exemple des *Mille et une nuits*, dont une nouvelle traduction française, celle de M. Mardrus, fait en ce moment les délices du monde lettré — je me suis amusé, dis-je, à reprendre de beaux ouvrages occidentaux et modernes dans lesquels des hommes s'embrassent sur la bouche.

Personne ne niera par exemple que *Wilhelm Meister* de Goethe soit un chef-d'œuvre. Or, vers la fin des « *Wanderjahre* », la seconde partie de ce roman, il y a l'épisode d'une baignade de deux jeunes gens où je lis ce passage suggestif et passionné s'il en fut : « Et lorsqu'il sortit de l'eau et qu'il se dressa dans sa nudité pour se sécher aux rayons du midi (Wilhelm Meister), je crus mes yeux éblouis par un triple soleil, tant était splendide la figure humaine dont je ne m'étais fait encore aucune idée auparavant. Il sembla me considérer avec la même attention. Nous étant rapidement habillés nous continuâmes à nous extasier l'un devant l'autre, nos êtres s'attiraient impérieusement et sous les plus ardents baisers nous nous jurâmes une amitié éternelle. » Plus tard, quand le jeune paysan, le fils du pêcheur qui a révélé, avec ce coup de foudre, tout le prestige de la beauté humaine à Wilhelm Meister, se noie avec d'autres petits villageois en voulant pêcher des écrevisses, et que son cadavre a été transporté avec les autres, dans une salle d'école, son ami, auquel il avait donné rendez-vous le soir même à l'orée du bois, parvient à pénétrer, en escaladant la fenêtre, dans la salle mortuaire, et il raconte en ces termes cette funèbre confrontation : « Les malheureux étaient étendus sur de la paille et telle était l'intense blancheur de leurs corps qu'elle éclatait même à la lueur douteuse des lampes. Je me jetai sur le plus grand, sur mon ami ; je n'aurais pu définir mon état ; je pleurais et je couvrais sa large poitrine de mes larmes. J'avais entendu vanter l'efficacité des frictions dans des cas pareils ; je contins donc mes pleurs et je m'illusionnai sur la chaleur que mon corps communiquait au cadavre. Dans mon égarement je me flattai de lui rendre le souffle en collant ma bouche à la sienne, mais les rangs de

perles de sa denture étaient étroitement serrés; les lèvres sur lesquelles semblait encore reposer notre baiser d'adieu refusaient de me rendre la moindre caresse. » Le plus piquant c'est que cette lettre de souvenir d'amitié brûlante est adressée par Wilhelm à une femme, à son amie Natalie. Le livre se termine par un épisode du même genre. J'ai relu aussi, dans le second *Faust*, la galante tirade, véritable déclaration homosexuelle de Méphistophélès aux anges du bon Dieu, et le passage où la beauté des pages escortant Faust se rendant auprès d'Hélène, induit le cœur en voluptueuse tentation. Et à la fin de *Werther*, il est bien scabreux aussi, au point de vue de la pudeur pharisienne, ce passage si pathétique où l'auteur montre « l'ainé des garçons du bailli, le préféré de Werther, se suspendant aux lèvres du suicidé jusqu'à ce que celui-ci ait rendu le dernier soupir, et qu'il faut arracher de force du corps de son ami ».

Mais, sans remonter à Gœthe, prenons un livre tout récent d'un auteur orthodoxe et évangélique s'il en fut, d'un sage, voire d'un saint, *Résurrection* par le comte Léon Tolstoï. A la page 111 du tome I (traduction de Halpérine-Kaminsky), je lis cet épisode édifiant de la cérémonie de la Pâque schismatique : « Derrière eux, un jeune et vigoureux moujik, vêtu d'un caftan neuf avec une ceinture verte, s'approcha en souriant. « Christ est ressuscité ! » dit-il avec un bon sourire de ses yeux, et, passant ses bras au cou du prince Neklhudoff, en lui chatouillant le visage de sa courte barbe frisée, tandis qu'il l'imprégnait de son odeur particulière et saine de moujik, il l'embrassa trois fois à pleine bouche, de ses lèvres fortes et fraîches. »

Vous avez bien lu. Quelle insistance ! Quelle peinture croustilleuse ! Il ne s'agit point du comte de Kehlmark et du jeune Guidon.

Eh donc ! monsieur le comte Tolstoï, un prince et un infime moujik, deux hommes s'embrasser, et cela sur la bouche ! Dire que pareilles turpitudes se commettent sous le couvert d'une cérémonie religieuse. Et cette barbe chatouillante, cette saine odeur de moujik, les trois baisers à pleine bouche de ces lèvres fortes et fraîches, sentent terriblement les « mauvaises mœurs » et Sodome !

Votre prince Neklhudoff *en* était donc, comme s'expriment les mouchards de mœurs, les journaliers cafards, les maîtres chanteurs, les Landrillons de tout acabit.

Pouah! Pouah! Nous l'irons dire à Bruges. Et gare la prochaine saisie! Vous écoperez, tout Tolstoï que vous êtes, comme un simple romancier-lauréat de Belgique!

GEORGES EEKHOUÏ.

LETTRES ALLEMANDES

La « Loi Heinze » et la pudeur allemande. — Fr. v. Oppeln-Bronikowski u. Ludwig Jacobowski: *Die Blaue Blume, eine Anthologie romantischer Lyrik*. Leipzig, E. Diederichs. M. 5. — A. R. Schröder: *Unmut*. Berlin, Verlag der Insel. M. 4. — A. W. Heymel: *Die Fischer*. Berlin, ib. id. M. 3. — H. Vogeler-Worpswede: *Dir, Gedichte*. Berlin, ib. id. M. 5. — *Die Insel*. — Memento.

Il paraît que la « loi Heinze », que l'on croyait si bien enterrée, va revenir en discussion au Parlement allemand. Après l'insolite obstruction des gauches, après les violentes protestations des littérateurs et des feuilles humoristiques on pouvait espérer que ces extraordinaires paragraphes iraient rejoindre dans l'oubli les lois scolaires et l'ordonnance sur les grèves. Mais l'Empereur tient à ses idées autant qu'à l'affection de sa grand'mère et un petit marchandage avec les conservateurs et le centre n'est pas pour l'effrayer. On va donc reprendre de plus belle une agitation dont le grand public semble se désintéresser. M. Bebel défendra vainement son paragraphe pour protéger les ouvrières mineures contre les « tentatives » des patrons et l'on votera une ordonnance sur les logeurs, aussi inapplicable que celle que nous avons en France. Déjà les petites chapelles littéraires et artistiques s'émeuvent de nouveau. M. Sudermann va-t-il encore une fois nous faire savoir qu'il est l'inventeur du théâtre national allemand? M. Eberlein continuera-t-il à soutenir que l'académie est ce qu'il y a de plus noble en art? Déjà ces messieurs ont fondé une ligue qui, à l'instar de celle « des droits de l'homme », marchera pour la vérité... en art. Ils ont inscrit sur leur drapeau le nom de Goethe et ce nouveau « *Goethe-Bund* », en défendant le libéralisme allemand, aura l'illusion de rester dans les traditions, comme si le grand quiétiste de Weimar s'était jamais soucié de liberté humaine!

Nos grands quotidiens nous donneront l'écho de ces luttes intellectuelles, et gravement le *Temps* pourra de nouveau ergoter sur les avantages et les désavantages de la « proposition Heinze », tandis que d'autres feuilles, plus téméraires encore, mettront en garde leurs lecteurs contre l'esprit rétrograde de ce Monsieur Heinze, certainement un des députés